



Librio

Tourgueniev

PREMIER AMOUR

D'autres classiques à étudier avec nos dossiers **Librio** +

- Mme d'Aulnoy, *Le Prince Marcassin*, Librio n° 1226
Balzac, *Le Colonel Chabert*, Librio n° 28
Barbey d'Aurevilly, *Le Bonheur dans le crime*, Librio n° 196
Barrie, *Peter Pan*, Librio n° 591
Collectif, *Le Roi des taupes et sa fille*, Librio n° 1227
Collectif, *L'habit ne fait pas le moine*, Librio n° 1233
Collectif, *La Dimension fantastique – 1*, Librio n° 150
Daudet, *Lettres de mon moulin*, Librio n° 12
Hugo, *Claude Gueux*, Librio n° 1039
Hugo, *Le Dernier Jour d'un condamné*, Librio n° 70
Maupassant, *Contes de la bécasse*, Librio n° 1143
Maupassant, *Le Horla*, Librio n° 1
Maupassant, *La Parure*, Librio n° 1104
Maupassant, *Pierre et Jean*, Librio n° 151
Maupassant, *Un cœur simple*, Librio n° 45
Maupassant, *Une partie de campagne*, Librio n° 29
Maupassant, *Une vie*, Librio n° 109
Mérimée, *La Vénus d'Ille*, Librio n° 236
Poe, *Le Chat noir*, Librio n° 213
Racine, *Bérénice*, Librio n° 1072
Racine, *Britannicus*, Librio n° 390
Rostand, *Cyrano de Bergerac*, Librio n° 116
Stevenson, *L'Étrange Cas du Dr Jekyll et de Mr Hyde*, Librio n° 113
Voltaire, *Candide ou l'Optimisme*, Librio n° 31
Voltaire, *L'Ingénu*, Librio n° 180
Zola, *La Mort d'Olivier Bécaille*, Librio n° 42
London, *La Peste Écarlate*, Librio n° 1228

Tourgueniev

PREMIER AMOUR

Traduit du russe
par Michel-Rotislav Hofman

Librio
[TEXTE INTÉGRAL]

Dossier pédagogique établi par Camille Page

Couverture de Boris Zaïon © Éditions J'ai lu

© Flammarion, pour la traduction française
© E.J.L., 2020, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290228623

SOMMAIRE

Premier amour	7
Chapitre 1	9
Chapitre 2	12
Chapitre 3	15
Chapitre 4	17
Chapitre 5	26
Chapitre 6	29
Chapitre 7	32
Chapitre 8	40
Chapitre 9	44
Chapitre 10	52
Chapitre 11	56
Chapitre 12	60
Chapitre 13	64
Chapitre 14	67
Chapitre 15	70

Chapitre 16	74
Chapitre 17	82
Chapitre 18	87
Chapitre 19	91
Chapitre 20	94
Chapitre 21	99
Chapitre 22	105
Dossier Libro +	109
Lexique	126

Les invités avaient pris congé depuis longtemps. L'horloge venait de sonner la demie de minuit. Seuls, notre amphitryon*¹, Serge Nicolaïévitch et Vladimir Pétrovitch restaient encore au salon.

5 Notre ami sonna et fit emporter les reliefs* du repas.

— Nous sommes bien d'accord, messieurs, fit-il en s'enfonçant dans son fauteuil et en allumant un cigare, chacun de nous a promis de raconter l'histoire de son premier amour. À vous le dé, Serge Nicolaïévitch.

10 L'interpellé, un petit homme blond au visage bouffi, regarda l'hôte, puis leva les yeux au plafond.

— Je n'ai pas eu de premier amour, déclara-t-il enfin. J'ai commencé directement par le second.

— Comment cela ?

15 — Tout simplement. Je devais avoir dix-huit ans environ quand je m'avisai pour la première fois de faire un brin de cour à une jeune fille, ma foi fort mignonne, mais je me suis comporté comme si la chose ne m'était pas nouvelle : exactement comme j'ai fait plus tard avec les autres. Pour être franc,
20 mon premier – et mon dernier – amour remonte à l'époque où j'avais six ans. L'objet de ma flamme était la bonne qui

1. Tous les termes suivis d'un astérisque sont définis dans le Lexique en fin d'ouvrage (p. 126).

s'occupait de moi. Cela remonte loin, comme vous le voyez, et le détail de nos relations s'est effacé de ma mémoire. D'ailleurs, même si je m'en souvenais, qui donc cela pourrait-il intéresser ?

25 — Qu'allons-nous faire alors ? se lamenta notre hôte...
Mon premier amour n'a rien de très passionnant, non plus. Je n'ai jamais aimé avant de rencontrer Anna Ivanovna, ma femme. Tout s'est passé le plus naturellement du monde : nos pères nous ont fiancés, nous ne tardâmes pas à éprouver une
30 inclination mutuelle et nous nous sommes mariés vite. Toute mon histoire tient en deux mots. À vrai dire, messieurs, en mettant la question sur le tapis, c'est sur vous que j'ai compté, vous autres, jeunes célibataires... À moins que Vladimir Pétrovitch ne nous raconte quelque chose d'amusant...

35 — Le fait est que mon premier amour n'a pas été un amour banal, répondit Vladimir Pétrovitch après une courte hésitation.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux noirs, légèrement mêlés d'argent.

40 — Ah ! Ah ! Tant mieux !... Allez-y ! On vous écoute !
— Eh bien voilà... Ou plutôt non, je ne vous raconterai rien, car je suis un piètre conteur et mes récits sont généralement secs et courts ou longs et faux... Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais consigner tous mes souvenirs dans un
45 cahier et vous les lire ensuite.

Les autres ne voulurent rien savoir, pour commencer, mais Vladimir Pétrovitch finit par les convaincre. Quinze jours plus tard, ils se réunissaient de nouveau et promesse était tenue.

Voici ce qu'il avait noté dans son cahier :

1

J'avais alors seize ans. Cela se passait au cours de l'été 1833.

J'étais chez mes parents, à Moscou. Ils avaient loué une villa près de la porte Kalougski, en face du jardin Neskoutchny. Je me préparais à l'université, mais travaillais peu et sans me

5 presser.

Point d'entraves à ma liberté : j'avais le droit de faire tout ce que bon me semblait, surtout depuis que je m'étais séparé de mon dernier précepteur, un Français qui n'avait jamais pu se faire à l'idée d'être tombé en Russie *comme une bombe*¹ et passait
10 ses journées étendu sur son lit avec une expression exaspérée.

Mon père me traitait avec une tendre indifférence ; ma mère ne faisait presque pas attention à moi, bien que je fusse son unique enfant : elle était absorbée par des soucis d'une autre sorte.

Mon père, jeune et beau garçon, avait fait un mariage de
15 raison. Ma mère, de dix ans plus vieille que lui, avait eu une existence fort triste : toujours inquiète, jalouse, taciturne, elle n'osait pas se trahir en présence de son mari qu'elle craignait beaucoup... Et lui, affectait une sévérité froide et distante...
Jamais je n'ai rencontré d'homme plus posé, plus calme et plus
20 autoritaire que lui.

Je me souviendrai toujours des premières semaines que j'ai passées à la villa. Il faisait un temps superbe. Nous nous étions

1. En français dans le texte.

installés le 9 mai, jour de la Saint-Nicolas. J'allais me prome-
ner dans notre parc, au Neskoutchny, ou de l'autre côté de la
25 porte de Kalougski ; j'emportais un cours quelconque – celui
de Kaïdanov, par exemple – mais ne l'ouvrais que rarement,
passant la plus claire partie de mon temps à déclamer des vers
dont je savais un grand nombre par cœur. Mon sang s'agitait,
mon cœur se lamentait avec une gaieté douce ; j'attendais
30 quelque chose, effrayé de je ne sais quoi, toujours intrigué et
prêt à tout. Mon imagination se jouait et tourbillonnait autour
des mêmes idées fixes, comme les martinets, à l'aube, autour
du clocher. Je devenais rêveur, mélancolique ; parfois même,
je versais des larmes. Mais à travers tout cela, perçait, comme
35 l'herbe au printemps, une vie jeune et bouillante.

J'avais un cheval. Je le sellais moi-même et m'en allais très
loin, tout seul, au galop. Tantôt je croyais être un chevalier
entrant dans la lice* – et le vent sifflait si joyeusement à mes
oreilles ! – tantôt, je levais mon visage au ciel, et mon âme
40 large ouverte se pénétrait de sa lumière éclatante et de son azur.

Pas une image de femme, pas un fantôme d'amour ne
s'était encore présenté nettement à mon esprit ; mais dans
tout ce que je pensais, dans tout ce que je sentais, il se cachait
un pressentiment à moitié conscient et plein de réticences, la
45 prescience* de quelque chose d'inédit, d'infiniment doux et
de féminin...

Et cette attente s'emparait de tout mon être : je la respirais,
elle coulait dans mes veines, dans chaque goutte de mon sang...
Elle devait se combler bientôt.

50 Notre villa comprenait un bâtiment central, en bois, avec
une colonnade, flanquée de deux ailes basses ; l'aile gauche

abritait une minuscule manufacture de papiers peints... Je m'y rendais souvent. Une dizaine de gamins maigrichons, les cheveux hirsutes, le visage déjà marqué par l'alcool, vêtus de cottes graisseuses, sautaient sur des leviers de bois qui commandaient les blocs de presses carrées. De cette manière, le poids de leur corps débile imprimait les arabesques multicolores du papier peint. L'aile droite, inoccupée, était à louer.

Un beau jour, environ trois semaines après notre arrivée, les volets des fenêtres s'y ouvrirent bruyamment, j'aperçus des visages de femmes – nous avions des voisins. Je me rappelle que le soir même, pendant le dîner, ma mère demanda au majordome qui étaient les nouveaux arrivants. En entendant le nom de la princesse Zassekine, elle répéta d'abord, avec vénération : « Ah ! une princesse », puis elle ajouta : « Pour sûr, quelque pauvrese. »

— Ces dames sont arrivées avec trois fiacres, observa le domestique, en servant respectueusement le plat. Elles n'ont pas d'équipage, et quant à leur mobilier, il vaut deux fois rien.

— Oui, mais j'aime tout de même mieux cela, répliqua ma mère.

Mon père la regarda froidement et elle se tut.

Effectivement, la princesse Zassekine ne pouvait pas être une personne aisée : le pavillon qu'elle avait loué était si vétuste, petit et bas que même des gens de peu de fortune auraient refusé d'y loger. Pour ma part, je ne fis aucune attention à ces propos. D'autant plus que le titre de princesse ne pouvait pas me produire la moindre impression, car je venais précisément de lire *Les Brigands*, de Schiller.

2

J'avais contracté l'habitude d'errer chaque soir à travers les allées de notre parc, un fusil sous le bras, guettant les corbeaux. De tout temps, j'ai haï profondément ces bêtes voraces, prudentes et malignes. Ce soir-là, descendu au jardin, comme de coutume,
5 je venais de parcourir vainement toutes les allées : les corbeaux m'avaient reconnu et leurs croassements stridents ne me parvenaient plus que de très loin. Guidé par le hasard, je m'approchai de la palissade basse séparant *notre* domaine de l'étroite bande
jardinée qui s'étendait à droite de l'aile et en dépendait.

10 Je marchais, tête baissée, lorsque je crus entendre un bruit de voix ; je jetai un coup d'œil par-dessus la palissade, et m'arrêtai stupéfait... Un spectacle étrange s'offrait à mes regards.

À quelques pas devant moi, sur une pelouse bordée de framboisiers verts, se tenait une jeune fille, grande et élancée,
15 vêtue d'une robe rose à raies et coiffée d'un petit fichu blanc ; quatre jeunes gens faisaient cercle autour d'elle, et elle les frappait au front, à tour de rôle, avec une de ces fleurs grises dont le nom m'échappe, mais que les enfants connaissent bien : elles forment de petits sachets qui éclatent avec bruit quand on leur
20 fait heurter quelque chose de dur. Les victimes offraient leur front avec un tel empressement, et il y avait tant de charme, de tendresse impérative et moqueuse, de grâce et d'élégance dans les mouvements de la jeune fille (elle m'apparaissait de biais), que je faillis pousser un cri de surprise et de ravissement...

25 J'aurais donné tout au monde pour que ces doigts adorables
me frappassent aussi.

Mon fusil glissa dans l'herbe ; j'avais tout oublié et dévo-
rais des yeux cette taille svelte, ce petit cou, ces jolies mains,
ces cheveux blonds légèrement ébouriffés sous le fichu
30 blanc, cet œil intelligent à moitié clos, ces cils et cette joue
veloutée...

— Dites donc, jeune homme, croyez-vous qu'il soit permis
de dévisager de la sorte des demoiselles que vous ne connaissez
pas ? fit soudain une voix, tout contre moi.

35 Je tressaillis et restai interdit... Un jeune homme aux che-
veux noirs coupés très court me toisait d'un air ironique, de
l'autre côté de la palissade. Au même instant, la jeune fille se
tourna également de mon côté... J'aperçus de grands yeux
gris, sur un visage mobile qu'agita tout à coup un léger trem-
blement, et le rire, d'abord contenu, fusa, sonore, découvrant
40 ses dents blanches et arquant curieusement les sourcils de la
jeune personne... Je rougis piteusement, ramassai mon fusil
et m'enfuis à toutes jambes, poursuivi par les éclats de rire.
Arrivé dans ma chambre, je me jetai sur le lit et me cachai le
45 visage dans les mains. Mon cœur battait comme un fou ; je
me sentais confus et joyeux, en proie à un trouble comme je
n'en avais jamais encore éprouvé.

Après m'être reposé, je me peignai, brossai mes vêtements
et descendis prendre le thé. L'image de la jeune fille flottait
50 devant moi ; mon cœur s'était assagi, mais se serrait délicieu-
sement.

— Qu'as-tu donc ? me demanda brusquement mon père.
Tu as tué un corbeau ?